

« Le conte des deux rois »

Une nouvelle de Kazys Saja

Il était une fois un roi dans un royaume. Il avait une chaise que tout le monde appelait le trône, un chapeau de fer que tout le monde appelait la couronne, une barbe brune, un cheval pommelé que tout le monde appelait le coursier, et bien d'autres choses encore.

Le roi était très méchant : il se fâchait contre son trône qui grinçait, il s'irritait contre sa couronne qui était trop lourde, il grognait contre son cheval qui était si grand alors que lui-même était si petit... Quand il fallait se mettre en selle, quelque chose craquait toujours quelque part. C'est pourquoi le roi prit un chariot qu'il ordonna d'appeler carrosse, embaucha un cocher et, en caressant sa barbe, se mit à voyager à travers son royaume.

Un jour, le roi se décida à faire une visite. C'était l'été, les chemins étaient couverts de poussière, le roi grognait, car sa couronne, sa barbe et bien d'autres choses encore blanchissaient de poussière. Soudain, le cheval s'effraya et le cocher cria « *bue! bue!* » mais le coursier s'emporta, galopant ventre à terre jusqu'à ce que la voiture accrochât une borne et se renversât. Le souverain, *boum bada boum!* tomba dans le fossé, et même la couronne roula sur le sol. Le cheval pommelé fut immobilisé et le cocher, après avoir relevé la voiture, se tint debout, ses jambes tremblèrent, ses mains tremblèrent et bien d'autres choses encore tremblèrent.

« Eh toi, ça alors ! cria le roi, en prenant le fouet du cocher, ne sais-tu pas maîtriser un cheval ?

– C'est qu'il s'est effrayé, Votre Majesté... Une mouche a volé dans son oreille. »

Mais le roi, sans l'écouter, *clac, clac!* fouetta le cocher sur les côtes et sur le dos. Il lui dit de dételer le cheval, de s'atteler au brancard et de le ramener à la maison, car il était impossible de faire une visite avec une couronne si abîmée et une barbe si échevelée. Et tout le temps que le cocher tirait, le roi criait *hopla!* et le fouettait près des oreilles.

Vers le soir, le pauvre homme, à bout de forces, arriva à la maison. Il y trouva un pot de bouillie sous l'oreiller, tandis que sa femme, le châle étendu sur la table et des braises mises dans le fer, repassait. Dès qu'elle vit son mari, la femme mit le fer de côté et la bouillie sur la table, avec une cuillère et bien d'autres choses encore.

« S'il te plaît, mon mari. Reprends des forces. »

Le cocher posa sa pipe sur l'appui de la fenêtre, goûta - et quoi! la

bouillie était brûlée. Au lieu d'une odeur de lardon grillé et de grain d'orge, elle sentait le cuir brûlé.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il. Même le cochon ne mangerait pas un tel rata.

– Ne te fâche pas, pria sa femme, les poules sont entrées dans le jardin et, le temps que je les chasse, la bouillie a brûlé. J'ai pensé que tu ne le remarquerais pas.

– Ah, ça! Que je ne le remarquerais pas... » Et le cocher jeta l'écuelle par la fenêtre, poussa la chaise du pied, la chaise renversa le pot, le pot d'argile se brisa, et la femme courut dans la cour chercher un torchon pour essuyer le lait renversé.

Le cocher en colère saisit la pipe sur l'appui de la fenêtre et, par hasard ou non, qui sait ? répandit des étincelles sur le châle, jura à la manière des cochers, et s'affala sur le lit pour dormir.

Dans la cour, la femme vit son chien Margis laper bruyamment la bouillie qui s'était étalée près de la clôture. Il croyait qu'on lui avait préparé un bon dîner pour ses loyaux services ; c'est pourquoi, ayant vu la femme, il accourut vers elle pour lui lécher la joue, ou au moins le coude découvert.

« Ôte-toi de mon chemin ! » cria soudain la femme au chien et elle lui donna un coup de sabot dans le flanc.

Le chien fit une culbute en gémissant et, la queue entre les pattes, déguerpit et se réfugia sous le groseillier. Là il trouva le coq, tapi sur le sol.

« Dehors! Dehors! C'est ma place ici ! *Ouaff* » aboya Margis et il saisit le coq tout surpris par la queue. Celui-ci, avec un cri de frayeur, se dégagea, mais ses trois plus belles plumes restèrent dans la gueule de Margis.

« Comment puis-je désormais parader devant les poules ? » gémit le pauvre coq, marchant le long de la clôture, craignant de se montrer en public. Il vit le chat : un bon matou, de bonne humeur, rassasié, la moustache bien peignée. Il était assis et souriait, pensant à ce qu'il pourrait dire d'aimable au coq. Mais celui-ci cria soudain :

« Toi, tu te moques de moi ! » Et il donna un coup de bec au chat, tout près de l'œil, si bien que le pauvre faillit le perdre.

Le chat, sous l'emprise de la colère, aiguïsa ses griffes et se dit : « Eh, attends un peu. Si c'est comme ça, je vais égorger le premier que je croise. Si c'est une poule, ce sera une poule, si c'est un cochon, ce sera un cochon, ou n'importe qui d'autre. » Et il traversa la cour, les champs, en cherchant autour de lui contre qui il pourrait tourner sa colère après le coup de bec du coq.

Le long du bois, dans les bruyères, courait une souris toute grise avec une raie brune sur le dos. Le chat s'accroupit, s'approcha furtivement tout près et découvrit trois petites souris, encore toutes jeunes et sans expé-

rience, qui piaulaient à la vue de chaque petite fleur ou moucheron.

Le chat se terra un peu plus pour guetter le moment où une petite souris sortirait de la bruyère, à découvert, car sinon il risquait de se piquer les yeux et de s'arracher les moustaches.

À ce moment-là, une abeille sauvage, toute fatiguée, descendit en bourdonnant vers la bruyère. L'abeille répandait une douce odeur de miel.

« Oh ! » piaula une petite souris et elle sortit pour voir l'abeille de plus près. Le chat fit un saut, et *vlan!* saisit la petite souris. Il l'acheva et l'abandonna aux fourmis et aux corneilles car il était plus furieux qu'affamé ; en outre, il espérait attraper encore un petit lièvre, une perdrix ou autre chose encore.

Pendant que les petites souris pleuraient, la vieille les sermonna durement en leur disant que, la prochaine fois, elles devraient être plus prudentes. Puis elle essuya leurs larmes, les amena près du nid d'abeilles sauvages et dit :

« Creusez ici et rongez tout ce que vous trouverez. Mangez les larves, buvez le miel, et moi je vous garderai. »

Les abeilles ouvrières supplièrent la souris d'avoir pitié pour les futures petites abeilles et de leur laisser un peu de miel, si difficilement amassé et porté de si loin, du bout du monde.

« Il n'y a pas de charité dans ce monde, répliqua la souris. Si vous ne le croyez pas, demandez-le au chat. »

À leur retour et ne trouvant plus leur nid, une partie des abeilles se jetèrent dans le lac et se noyèrent, et les autres, en bourdonnant amèrement, volèrent chercher justice.

Une de ces abeilles volait tout droit devant elle, aveuglée par les larmes et la poussière, et atterrit dans l'oreille d'un coursier. Le coursier pommelé s'effraya, se mit au galop et traversa neuf montagnes et vallées, jusqu'à ce que la roue du carrosse s'accrochât et que la voiture se renversât.

C'était le carrosse du roi qui allait faire une visite. Le carrosse s'écrasa, le roi tomba dehors, et sa couronne d'or roula *broum broum broum!* dans le fossé. Mais c'était un autre roi. Un peu gémissant, un peu maugréant, il se leva et dit :

« Quelle chance nous avons eue en nous renversant! Le carrosse est resté intact, nos bras et nos jambes sont saufs, en revanche notre couronne a disparu, le diable sait où.

– La voilà, dit le cocher, effrayé, en essayant avec son veston l'ornement recouvert de poussière. Excusez-moi, Votre Majesté.

– Ce n'est pas grave. » dit le roi, et tous deux s'assirent dans le carrosse et continuèrent le voyage.

Vers le soir, le cocher revint à la maison. Il vit son épouse repasser un vieux châle.

« Jette-le, dit le mari. Tu vois bien qu'il a été abîmé par le fer. Si tu me régales, je t'achèterai un nouveau châle, avec des franges d'or et des lys d'argent. »

L'épouse, ayant enlevé l'oreiller, mit l'écuelle fumante sur la table et dit :

« Ce châle me suffit, sans lys d'argent, car la bouillie est aujourd'hui un peu brûlée. »

Le cocher goûta. Il est vrai que la bouillie était brûlée. Sa petite épouse regarda, l'air coupable, et dit :

« Ne te fâche pas. Les poules picoraient les cornichons et, pendant que je les chassais du jardin, la bouillie a brûlé. »

– Ce n'est pas grave, dit le cocher à la manière du roi. Donne cette bouillie à notre brave chien et sois heureuse que notre maison n'ait pas brûlé. »

L'épouse emporta la bouillie et, pendant ce temps-là, son mari sortit un nouveau châle de la poche de son veston, un châle avec des franges d'or et des lys d'argent et le plaça sur la table à la place du vieux châle. « Qu'elle sera heureuse, quand elle le verra... »

Dans la cour, le chien Margis, à la vue de la bouillie, se précipita sur sa maîtresse et heurta l'écuelle. L'écuelle d'argile, rapportée de loin, achetée à la foire de saint-Casimir, *ping!* tomba et se brisa.

Margis prit peur. La queue entre les pattes, il s'accroupit en attendant la punition méritée. Mais sa maîtresse tira seulement un peu sur ses oreilles de velours et lui dit :

« Mange, mange, n'aie pas peur. Ce n'est pas grave. Ce n'est pas un voleur qui l'a volée, l'écuelle s'est cassée toute seule. »

Il y avait assez de bouillie, c'est pourquoi le chien fit un signe avec sa queue au coq, qui, à son tour, appela les poules et tous se régalerent et se rassasièrent, et il en resta encore pour les moineaux. Margis invita aussi le chat, mais celui-ci refusa de manger avec le chien, surtout dans une écuelle brisée. Il remarqua que la maîtresse était de bonne humeur. Il s'approcha d'elle et l'accompagna dans la maison, la queue levée.

Ce matou rusé se sentait bien coupable car, plus d'une fois déjà, il avait pénétré dans le garde-manger et grignoté à chaque fois un morceau du saucisson fumé. Et ce vol finirait par être découvert un jour...

Ayant vu le nouveau châle, l'épouse poussa un cri de joie. Elle prit son mari dans ses bras, l'embrassa très fort et lui dit :

« J'ai encore un saucisson entier. Et toi, tu as faim. Je vais te l'apporter tout de suite et tu vas te régaler. »

Le chat sentit que cela allait mal tourner. Il se cacha derrière le poêle et ronronna en fermant les paupières « *ron, ron* » le plus aimablement possible.

L'épouse revint avec le saucisson bien entamé et dit à son mari :

« Ah le vilain ! Vois ce qu'il a fait. Attends, où est-ce qu'il s'est caché ? »

Je vais lui montrer...

– Ce n'est pas grave, dit à nouveau le cocher. Coupe ce bout grignoté et donne-le lui en récompense de cet aimable ronronnement. Il en y aura assez pour nous deux. »

Le matou fut tellement ému que, même trois jours plus tard, lorsqu'il marcha sur la queue de la souris en faisant sa promenade, il lui dit poliment :

« Excusez-moi.

– Je vous en prie, je vous en prie, répondit la souris étonnée. Que c'est agréable de rencontrer encore des passants si bien élevés ! »

Après cela, elle appela ses enfants, les enfants des enfants et des petits enfants, et elle leur fit la leçon suivante :

« Mes enfants bien-aimés, toute souris bien élevée et civilisée ne détruira jamais un nid d'abeilles, quelle que soit la senteur de trèfle, de thym, de bruyère et d'autres fleurs qu'il répandra. Écoutez et répétez, en frappant avec vos queues contre la terre : plus il y a d'abeilles, plus il y a de trèfles. Plus il y a de trèfles, plus il y a de vaches. Plus il y a de vaches, plus il y a de lait. Plus il y a de lait, plus les chats sont polis. Plus les chats sont polis, plus la vie est calme pour nous toutes.

– ... plus la vie est calme pour nous toutes » répétèrent les petites souris et, ayant levé leurs frimousses, elles sourirent à l'abeille qui les survolait lentement.

Titre original : « *Pasaka apie du karalius* ». Édition : Vaga, Vilnius, 1981.
Traduction de Bronė Lipšienė et Brigitte Heidt. Révision de Jean-Claude Lefebvre et Annie Dumoulin.